

L'amour français

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Dans une civilisation, la nôtre, où le travail, le métier, l'argent, la politique ont pris le dessus, quelle place restait-il pour les longs loisirs sans lesquels il n'est point d'amour ni de libertinage ? L'amour serait-il le luxe d'une civilisation aristocratique ? Bien sûr. Amour des corps aimables, puissance de l'amour, amour de l'amour, amour-goût, amour fou, amour par lettres, amour des lettres, roman lettres. Amour qui se fait et qui se parle et qui se fait en parlant. Amour de la conversation. Conversation de et dans l'amour. Amour fou qui se fait raisonneur, amour gai comme le savoir qui dissipe les ténèbres.

Luxure, liberté, libertinage. Mots de fête et de profusion. Mots enchantés. Luxure, le mot a vieilli, il ne garde qu'une vague trace de la réprobation théologique qui lui fut attachée, et personne aujourd'hui ne semble plus le mériter. De tous les péchés capitaux, voici le plus rare, le plus combattu et le moins bien compris. Car il s'oppose formidablement aux deux plus grands vices étalés de notre temps : l'avarice et l'envie. (N'est-ce pas saint Paul qui faisait de l'avarice le plus grand des péchés, étant le plus mesquin ?) A quoi on peut mesurer l'extrême misère contemporaine : famines d'un côté, crispation possessive de l'autre. Quand au spectacle dépressif du sexe, la télévision est payée pour nous le montrer.

Liberté. N'en parlons pas. Elle a peut-être existé à sa naissance, quand elle était une singularité, une exception française. Dans la bouche des âmes sensibles et des

politiciens romantiques, elle a singulièrement perdu de son énergie volcanique.

Quant au libertinage, comme on l'a rabougri ! Il désigne pourtant une tradition très ancienne, et non seulement le XVIII^e siècle français. Le libertinage, c'est le fait que le corps, à travers certains corps par lui aimantés, décide par un fiat tout-puissant de sa volonté de ne pas accepter la sommation qui lui est faite de ne pas tenir compte de ses sensations et de ses perceptions. Cette sommation à se nier en tant qu'être percevant et sensible est, je pense, une inspiration de l'inférel puritanisme qui veut réduire le corps à la simple grimace d'un pendu suspendu à un gibet ou à la répétition de la fatalité.

L'amour-plaisir

On pourrait donc définir ce qui est essentiellement français avec toutes les locutions qui ont *libre* pour racine, à condition de n'en exclure aucune : liberté, esprit libre, libre penseur (par là j'entends celui qui pense singulièrement, à l'écart de la foule et des modes) et également libertinage. Le libertinage est donc l'art du plaisir pratiqué par un esprit libre. Ce fut en son temps une invention française. Il a fallu toute la sottise et l'hypocrisie bourgeoise du XIX^e siècle pour que nous rougissions d'être des libertins.

En matière d'amour, le libertin est un joueur, un amateur, avec tout ce que cela comporte de science, de dilection et de

détachement. Car l'amour-plaisir s'oppose aussi rigoureusement à l'amour-passion que la liberté à la servitude et la lumière aux ténèbres. C'est pourquoi on nomme le premier libertinage et le second passion, c'est-à-dire événement subi, imposé, pâti. Dans l'amour-passion, l'agent, celui qui agit est Eros. Les deux amants qu'il frappe de ses flèches subissent passivement l'inexorable déroulement d'un sort qu'ils n'ont pas choisi. Le libertin choisit, au contraire, l'objet de son plaisir. Il est de la race qui perce les nuées et dérobe aux dieux leurs trônes.

Il a fallu toute la liberté d'esprit des libertins, leur audace sacrilège, pour envisager l'amour du seul point de vue du plaisir et pour le libérer de l'esclavage fatal des mélodrames et des romans populaires «prédestinationnistes».

Conclusion : tout le monde est naturellement vaniteux, cupide, envieux, avare, gourmand, haineux, mais très peu sont luxurieux ou libertins. C'est un don, une grâce divine, diabolisés aussitôt par ceux qui en sont incapables. En réalité, le diable, qui existe, contrairement à ce qu'on pense, est très puritain, alors que Dieu est la munificence même. *Munificentissimus Deus*, tel est le titre de la plus folle des bulles papales, celle sur l'Assomption. Ce n'est pas *non serviam* que dit Lucifer, mais *non gaudiam*.

Auteurs de choix

Les œuvres présentées dans ce premier tome des Romanciers libertins du XVIII^e siècle français sont toutes contemporaines de l'essor des Lumières, de l'émancipation de la pensée, de l'appétit pour les jouissances terrestres. Leurs auteurs s'appellent d'Argens, Morelly, de Voisenon et surtout, le plus connu d'entre eux, Crébillon le fils. On leur a fait la part congrue à ces petits maîtres, alors qu'ils méritent une place de

choix dans l'éblouissante fête galante de la langue qui emporte Diderot, Voltaire, Laclos, l'abbé Prévost, Casanova, le cardinal de Bernis, Mirabeau, Vivant Denon, etc.

Soixante-dix lettres d'une femme à son amant, choisies par une autre femme, voilà ce qu'imagine en 1732, cinquante ans avant *Les liaisons dangereuses*, un jeune auteur de vingt-cinq ans : la lettre est pressée, brûlante, intéressée, tactique, stratégique ; elle dit le roman électrique d'une vie battante et dissimulée. Voyez cette phrase : «Je vais où je veux, j'écoute qui je trouve, je réponds à qui me plaît, je joue et je perds.» Ou celle-ci : «Je vous écris que je vous aime, je vous attends pour vous le montrer.» Ou la plus belle : « Venez dîner avec moi, je n'ai de ma vie été aussi folle.»

L'amour n'est que la continuation de la littérature par des moyens tactiles. Partout, le dialogue, l'échange, la conversation. «Vous voulez savoir si je serai seule, je pourrais bien vous le dire, mais ne pouvez-vous pas deviner ?» Là-dessus le lecteur, subjugué par l'énergie verbale, rajoutera les habits, les décors, le climat. Il pourra imaginer ces corps comme sortant d'une toile de Watteau pour aller à un rendez-vous galant sous les marronniers du Luxembourg.

Les ennuyeux et les ennuyeuses, qui peuplent notre monde lourd, analphabète et moralisateur, s'ennuient et c'est bien fait. Faut-il pour autant céder à la morosité ambiante et renoncer à s'amuser et à se divertir de peur de les déprimer ou de les choquer ? La réponse est dans Luther, aussi implacable que simple : «On s'ennuie quand on pêche médiocrement.»

G. J.

Romanciers libertins français du XVIII^e siècle, tome I, Pléiade, Gallimard, Paris 2001, 1500 p.